

# L'ALINÉA

LE BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES  
AUTEURES ET AUTEURS DE L'ESTRIE

## AUTOMNE 2015

Le mot du Président .....	1
Les Correspondances d'Eastman .....	1
Écrire au risque de l'enfance .....	2
Cœurs sensibles s'abstenir ! .....	4
Une fenêtre sur la littérature jeunesse .....	5
Un 23 <sup>e</sup> festival de conte en Estrie .....	6
La grande entrevue : Lynda Dion .....	7
Sur le chemin des contes merveilleux .....	10
Ricochet .....	11
Curiosités littéraires et gourmandes .....	12
Des nouvelles de Cavale .....	14
Les Éditions Fond'tonne .....	15
La poésie... à quoi ça rime ? .....	16
Conversation autour du roman policier .....	17
Résumés de lecture .....	19
Critiques de livres ... ..	21
Impressions de lecture .....	23
Vue oblique sur ma bibliothèque .....	24

**Édition** : Christiane Lahaie, Ariane Régnier

**Mise en page** : Petronella van Dijk

**Collaborateurs** :

Yves Allaire, Lise Blouin, Benoît Bouthillette, Ginette Bureau,  
Pierrette Denault, Danielle Goyette, Jean-Sébastien Huot,  
Sophie Jeukens, Anthony Lacroix, Sarah B. Lamarche,  
Marc Lavertu, Ginette Masson, Suzanne Pouliot, Jason Roy,  
Petronella van Dijk, Vatel

# Le mot du Président

Michel Gosselin

Chers membres,

Nous vous espérons nombreux et nombreuses à nos activités automnales, dont nos lancements-brunchs qui ont lieu tous les dimanches à la Maison bleue.

Les *Sherbrooke se livre* poursuivent leur lancée depuis septembre, enrichis de nouveaux visages qui nous ravissent.

Le premier *Lis ta rature* de la saison a eu lieu fin septembre avec un enthousiasme qui ne se dément pas depuis des années. L'AAAE, qui parraine et produit cette activité, est fière du succès qu'elle engendre, car elle débord largement du lieu où l'événement se déroule. Les thèmes déjantés, choisis par les animateurs, y sont sûrement pour quelque chose. Bravo!

L'incontournable Salon du livre de l'Estrie et son lot d'activités pour nos auteur(e)s se déroulera dans quelques jours. Venez assister en grand nombre au lancement collectif et à la remise des prix Alfred-DesRochers et Suzanne Pouliot-Antoine Sirois, le prix Alphonse-Desjardins ne se donnant pas cette

année, faute d'une quantité suffisante d'ouvrages soumis. N'oubliez pas non plus les diverses tables rondes, ainsi que le spectacle autour des lauréats du deuxième *Concours d'écriture des arrondissements*. Enfin, nous serons de nouveau présents au Grand Salon des Arts de Sherbrooke en novembre. Votre association est en santé grâce à vous, qui participez de plus en plus nombreux aux différentes activités que votre CA vous propose. Nous vous en remercions.

## Les Correspondances d'Eastman

L'équipe des Correspondances

C'est sous une température idéale que la 13<sup>e</sup> édition des Correspondances d'Eastman s'est tenue, au plus grand bonheur des habitués et des nouveaux festivaliers, du 6 au 9 août derniers. Cette année encore, les jardins ont attiré de nombreux visiteurs des quatre coins de la province, permettant d'envoyer plus de mille lettres partout dans le monde ! Nous pouvons désormais affirmer que c'est un peu plus de 4500 visiteurs qui ont arpenté les rues d'Eastman pendant les quatre jours du festival, participant tant aux cafés littéraires qu'à l'espace jeunesse ; aux expositions qu'aux jardins d'écriture. Nous souhaitons remercier chaleureusement les participants de l'Association des

**L'ALINÉA, VOTRE BULLETIN...**

**cherche toujours  
de nouveaux collaborateurs,  
de nouvelles collaboratrices.**

**Faites-nous signe !  
Parlez-nous de vous  
et de vos projets d'écriture  
ou de vos lectures !**

auteures et auteurs de l'Estrie, qui ont collaboré à la réussite de cet événement.

Nous voulons aussi souligner l'apport extrêmement généreux de tous les bénévoles qui ont travaillé sans relâche pour faire de cette édition un moment exceptionnel.

À vous tous : merci !

Déjà, les organisateurs planifient la 14<sup>e</sup> édition, qui s'annonce diversifiée, dynamique,

et qui posera un regard renouvelé sur le festival. N'oubliez pas que même si le festival est terminé, vous pouvez toujours nous contacter, que ce soit par téléphone, courriel ou en personne au bureau des Correspondances, et ce, malgré l'horaire ajusté pour la basse saison.

C'est donc un rendez-vous pour les 14<sup>e</sup> Correspondances d'Eastman !

# Écrire au risque de l'enfance

Ginette Masson

La 13<sup>e</sup> édition des Correspondances d'Eastman s'est tenue du 6 au 9 août 2015 sous le thème de l'enfance. Raphaël Bédard-Chartrand, directeur général et Étienne Beaulieu, directeur de la programmation ont orchestré expositions, animations, spectacles et cafés littéraires, au grand bonheur des festivaliers.

Jardins et chambres d'écriture aux noms poétiques (*chambre de la rivière, chambre des poètes, la petite Autriche, parc du temps qui passe*) ont accueilli des visiteurs le temps d'une lettre ou de quelques lignes inspirées. Quelques kilomètres de sentiers en forêt (*le portage des mots*) nous amenaient à la découverte de scènes de romans et de bandes dessinées.

L'espace jeunesse, quant à lui, réservait sous son chapiteau des ateliers de lecture avec Marc Lavertu, Marie-Louise Gay, Sonia Sarfati, Simon Boulerice et Dany Laferrière.

En soirée, les spectacles de Chloé Sainte-Marie, de Fanny Bloom suivis de *Lis ta rature*, et celui de Johanne-Marie Tremblay lisant Ferron ont ravi les spectateurs.

Au cours de ces trois jours, j'ai eu le plaisir de participer à la classe de maître de Robert Lalonde, à la grande entrevue de Serge Bouchard et à quatre cafés littéraires.

Robert Lalonde nous a dévoilé les fils de trame de son acte d'écrire : la solitude de l'écrivain, l'importance d'obéir à ce qui vient, d'être le témoin qui révèle le personnage et de nous surprendre nous-mêmes en écrivant, la nécessité d'aimer notre discipline de travail et l'impératif de débarrasser le texte de tout ce qui nous ennuie. Il nous a aussi partagés, avec une grande générosité, le parcours sinueux de l'auteur assailli par des doutes sans pitié sur la pertinence du propos ou la qualité de l'écriture, doutes qu'il faut bien écarter, sinon il n'y aurait jamais de livre achevé.

Puis, Serge Bouchard nous a parlé de son parcours de vie. C'est un homme qui a réalisé ses rêves d'enfant : devenir anthropologue, ami des Inuits, camionneur au long cours, écrivain, conteur et animateur d'émissions radiophoniques. Serge Bouchard a publié de nombreux ouvrages dont *C'était au temps des mammoths laineux*, dans

L'Alinéa, Automne 2015, 2

lequel, d'une prose vibrante et nostalgique, il raconte des moments de son enfance (ruelles, trains, camions).

L'atmosphère champêtre et paisible de la terrasse Québecor a accueilli les dix cafés littéraires. Voici quelques lignes qui tracent les moments forts auxquels j'ai assisté.

Andrée A. Michaud dans *Bondrée* donne la parole à une enfant à un moment charnière de son existence : celui du « passage d'une petite fille à l'adolescence, de la beauté au désir ». Elle pense qu'on « sous-estime les enfants » dans leur compréhension des choses.

Marie-Josée Martin soutient la même idée dans son roman : « Un jour, ils entendront mes silences ». Son héroïne n'a que cinq ans et, malgré l'incapacité de communiquer avec l'extérieur, elle décode le monde qui l'entoure. Marie-Josée Martin disait de son personnage : « Corinne pose des questions existentielles, très profondes ». S'inspirant de son expérience, elle ajoutait que « l'enfance n'est pas insouciant ». Toutes deux tentaient de répondre à la question thème du café : « Est-ce possible de raconter ce moment étrange de l'existence qui n'a pas encore les mots pour exprimer ce que l'on est en train de vivre ? »

Kim Thù, Hélène Dorion et Sarah Rocheville étaient les invitées du café *Ailleurs l'enfance*. Kim Thù a raconté des pans de son enfance au Vietnam où la culture orientale se distingue grandement de celle de l'Occident. Des valeurs comme l'entraide, l'acceptation du présent (même misérable), le respect des aînés, la place exiguë des enfants transpirent forcément dans son œuvre. Hélène Dorion se disait inspirée des impressions de son enfance. Ses contacts avec la nature, la mer, la montagne, le cycle des saisons, les grands horizons l'ont amenée à penser que « ce qui

est vivant est cyclique » et apporte la possibilité de se renouveler sans cesse. Elle décrivait l'écriture comme l'« élément fondateur de la transformation de soi ».

De son côté, Sarah Rocheville, dans *Go west, Gloria*, offre au lecteur une métaphore de l'héritage laissé à sa génération, celui d'une planète malmenée. Comme son héroïne qui doit quitter son père pour renaître, les gens de son âge doivent « se lever et relever les défis » d'une Terre affligée. Elle utilise l'écriture comme agent de compréhension personnel et d'engagement social.

Dimanche matin, au tour d'Herménégilde Chiasson et de Michaël Delisle d'être reçus au café littéraire *L'enfance au risque de la mémoire*. Comme le disait le texte de présentation, « plonger dans le passé implique une résurgence de douleurs jamais vraiment effacées ». Dans son roman *Le feu de mon père*, Michaël Delisle a revisité des événements douloureux de son enfance et en est sorti à la fois libéré et transformé. Il a décrit l'enfance « comme moteur de l'écriture ».

Herménégilde Chiasson disait considérer l'enfance comme un matériau extraordinaire. Il citait Lacan : « Là où ça parle, c'est là où ça souffre ». Avec *Abécédaire*, il s'est donné la discipline d'écrire un livre par mois en utilisant les lettres de l'alphabet, ce qui lui a permis de replonger dans son passé.

Laure Morali, Simon Roy et Denise Desautels participaient au deuxième café littéraire de la journée, *Mon enfance est la tienne*. Laure Morali inscrit l'empreinte de l'enfance en filigrane de son œuvre poétique *Orange sanguine*. Elle trouve de la lumière dans la filiation. Pour Simon Roy, le roman *Ma vie rouge Kubrick* est né d'un article écrit à propos du chef-d'œuvre de Stanley Kubrick : *The Shining*. Ce film marquant de sa

jeunesse est le point de départ d'un retour sur sa propre enfance et son rapport complexe à sa mère. Denise Desautels affirmait que l'enfance « marque l'adulte et sa vie en général ». Sa dernière œuvre *Sans toi, je n'aurais jamais regardé si haut* (*Tableaux d'un parc*) aborde aussi la filiation : « une femme à qui on a coupé les ailes peut-elle permettre à son fils de voler ? »

De l'aveu même des auteurs, les événements de l'enfance teintent l'écriture. Les œuvres servent parfois à s'en libérer, à se

souvenir ou à « devenir une meilleure personne » (Hélène Dorion). L'infini des expériences enfantines s'inscrit, semble-t-il, au plus intime des écrits. Pourrait-on dire que lorsque l'écrivain prend sa plume, il le fait au risque de son enfance ?

Les Correspondances d'Eastman sont une expérience unique, un temps de réflexion dans un cadre enchanteur, qui sent les vacances. Grand merci au comité organisateur et à tous les bénévoles.

À l'an prochain !

# Cœurs sensibles, s'abstenir !

Une nouvelle collection jeunesse



Avec beaucoup d'humour, la collection *As-tu peur ?* catapulte les enfants dans des mondes qui fascinent et font frémir. Après les zombies et les vampires, voici maintenant que les fantômes et les loups-garous quittent leur légende pour nous révéler tous leurs secrets. Abondamment illustrée, cette collection est consacrée à ces monstres de films d'horreur qui peuvent être aussi terrifiants que fascinants. Par l'entremise de blagues, de courtes bandes dessinées et de nombreuses chroniques bien documentées, les jeunes lec-

teurs visiteront les plus célèbres maisons hantées du monde, découvriront quels sont les outils du parfait chasseur de fantômes, apprendront à identifier les caractéristiques d'un loup-garou et plongeront dans le quotidien loufoque de ces horribles créatures. Les capsules « Vrai de vrai » et « Scoop » révèlent quant à elles de palpitants renseignements scientifiques et culturels.

Ces livres par Danielle Goyette et Mathieu Benoit sont à voir absolument, en cette période de l'Halloween !

# Une fenêtre sur la littérature jeunesse

Marc Lavertu

Ce qui marque habituellement la rentrée littéraire, ce sont tous ces nouveaux ouvrages qui sont offerts. Il y a ceux qui sont attendus avec impatience et ceux qui doivent être découverts. Ce n'est pas ce qui m'émoustille cette fois, c'est une toute autre chose. Cette rentrée littéraire me touche personnellement comme auteur.

Il y a annuellement, au pays, un peu plus d'une dizaine de prix littéraires jeunesse. Cette année, il y aura un gagnant supplémentaire. Le premier récipiendaire du Prix Suzanne-Pouliot-et-Antoine-Sirois sera dévoilé lors du prochain Salon du livre de l'Estrie. Comme moi, Madame Pouliot et Monsieur Sirois ont bien hâte que le premier récipiendaire soit connu.

Lorsque M. Sirois a lancé le projet d'un prix littéraire jeunesse pour l'Estrie, le message a rejoint Madame Pouliot directement. Pas parce qu'il s'agit d'une passion ou que sa carrière professionnelle a été liée à la littérature jeunesse, mais parce que c'est une partie de sa vie dont il était question. Elle a donc soutenu son ancien collègue en assurant sa viabilité pour les 10 prochaines années. L'association des auteurs et auteures de l'Estrie, à qui on a présenté le dossier, a finalisé son organisation. Le défi qu'il restera à relever, s'assurer qu'il y aura une relève financière pour qu'il demeure bien vivant.

Grâce à l'existence d'un tel prix, je suis encouragé à poursuivre et à améliorer mon travail d'auteur. Le projet des deux instigateurs embrasse une cause plus que légitime. Nous voulions « mieux faire connaître les auteurs estriens et les illustrateurs et les illustratrices qui contribuent à enrichir l'imaginaire. Mon collègue et moi souhaitons que ce prix rende plus visible cette production littéraire aux contours variés, aux propositions de lecture fascinantes, inattendues, originales et dynamiques, tant dans les médias écrits qu'électroniques » explique Madame Pouliot.

C'est parce qu'elle offre tellement aux enfants et aux adolescents que la littérature jeunesse devrait avoir plus de reconnaissance dans les différents médias ajoutés.

En tant que directeur d'une maison d'édition jeunesse, il m'est d'avis que plus la littérature jeunesse sera présente sur la scène culturelle, plus il y aura de jeunes lecteurs. Rappelons que ce sont les parents qui lisent les journaux et regardent les émissions culturelles à la télévision. Ainsi, pour stimuler l'intellect et l'imaginaire du jeune public, en plus de faire rayonner la langue française, une plus grande place devrait être réservée à la littérature jeunesse.

C'est certain, le Prix Pouliot-Sirois contribuera à relever ce défi !

# Un 23<sup>e</sup> festival de conte en Estrie

Sophie Jeukens, Maison des arts de la parole

Déjà 23 ans que le festival de conte *Les jours sont contés*, l'un des plus vieux festivals de conte au Québec, colore chaque année nos automnes estriens. Cette fois, la grande fête annuelle de la parole conteuse aura lieu du 15 au 25 octobre. De Valcourt à Coaticook, de Magog à Richmond, sans oublier Sherbrooke, du centre-ville aux arrondissements, c'est un rendez-vous.

Le festival, c'est ce moment où nous accueillons parmi nous certaines des plus grandes voix du conte au Québec, au Canada et en Europe. Des artistes aux styles et aux approches infiniment diversifiées – des plus traditionnelles aux plus contemporaines – sans compromis sur la qualité. Parce que le conte est un art millénaire et sans âge. Un art toujours en marche, farouchement actuel. C'est à la fois le conteur, qui livre en toute simplicité, sans le moindre artifice, des histoires tirées du vaste répertoire du patrimoine mondial, et celui qui expérimente, joue sur les frontières du genre, à mi-chemin entre le conte et le théâtre, le monologue ou l'improvisation. Dans tous les cas, il s'agit d'un moment de partage privilégié, où les humanités se rencontrent, se parlent. Une expérience unique, qu'il faut vivre en chair, en os... et en voix.

Cette 23<sup>e</sup> édition, elle sera tissée de créations toutes neuves et de spectacles en chantier, pour le plaisir de l'inédit. En effet, le festival accueillera cette année deux micro-résidences de création. D'abord, celle de la toujours étonnante Myriam Pellicane (France), qui proposera, en ouverture du festival, la

première officielle de *Vagabonde*, un spectacle de contes merveilleux, livrés avec la couleur joyeusement transgressive qu'on lui connaît. Ensuite, celle d'un duo transatlantique composé de François Lavallée (Québec) et Achille Grimaud (Bretagne), qui tablera sur un spectacle tout neuf aux allures de conquête de l'Ouest. À l'issue de deux 5@7 où ils expérimenteront devant public quelques morceaux de leur création en cours, ils présenteront à la Maison des arts de la parole une première version laboratoire de ce spectacle intitulé *Western* : une occasion pour le public de poser un regard privilégié sur les racines et les rouages d'un spectacle en construction.

Parmi les faits saillants de cette 23<sup>e</sup> édition, mentionnons une soirée de contes d'épouvante qui vous ramènera à l'ère victorienne, âge d'or du paranormal, proposée (en anglais) par le terre-neuvien Dale Jarvis, ainsi qu'un spectacle de contes gourmands pour les 2 ans et plus, signé Françoise Diep, grande spécialiste du conte pour la petite enfance, venue directement de France.

Un passeport permettant d'assister à l'ensemble des spectacles est offert aux inconditionnels du Festival au coût de 50 \$.



Pour découvrir  
la programmation:  
[www.lesjourssontcontes.com](http://www.lesjourssontcontes.com)

L'Alinéa, Automne 2015, 6

# La grande entrevue

avec

## Lynda Dion

par Pierrette Denault



Lynda Dion est enseignante au niveau secondaire depuis trente ans. Elle mène, en parallèle, une carrière d'écrivaine. Elle a fait paraître aux Éditions Hamac *Monstera deliciosa* (2015), *La Maîtresse* (2013) et *La Dévorante* (2011). Plusieurs textes (essai, entrevue, récits, nouvelles) ont été publiés entre autres dans les revues suivantes : *Möbius*, *Jet d'encre*, *Virages* et *Québec français*. L'Alinéa vous propose une entrevue avec une femme entière et passionnée.

**P. Je sais pour en avoir entendu parler par toi que tu as longtemps eu une pratique de journal intime. Au fil des années, tu en as accumulé des caisses ! Dirais-tu que cette pratique au quotidien a installé les bases de ton écriture ?**

L. C'est pour moi la première écriture. Mon rapport aux mots, la fascination qu'ils exercent chez moi ne tient pas seulement à leur pouvoir d'évocation. Tout lecteur aime se

perdre et/ou se trouver dans des œuvres de fiction. Leur construction est exigeante et méritoire. Le plaisir qu'elles procurent en est un d'évasion. J'ai découvert très tôt que l'écriture possédait un pouvoir plus grand encore, celui de franchir des abords inconnus et innommables. J'ai fait mienne l'injonction de Platon : « Connais-toi toi-même ». C'est la base de mon écriture. Je fais le pari que l'effort de lucidité et la vérité que je traque en moi rejoindront d'autres humaines et humains.

**P. Une des grandes ambitions de la littérature est de pouvoir refléter le monde. Que souhaites-tu que ton œuvre laisse dans son sillage ?**

L. Je ne pense pas à ça. C'est une drôle de question. Je sais que mes livres sont lus, peut-être même étudiés, mais cette pensée-là est plutôt terrifiante. Il y a certes une responsabilité à assumer en tant qu'auteure. La prise de parole suppose qu'on a quelque

chose à dire qui mérite d'être entendu. Chaque fois que je commence un nouveau projet d'écriture, je dois me débattre avec la petite voix qui murmure et qui répète, et qui répète : cette histoire, ça va intéresser qui ? J'imagine que si j'écrivais de la fiction ce serait différent. C'est moi que j'expose. Ce que mon œuvre va laisser dans son sillage ? Une existence humaine en quête de conscience.

**P. La voix des femmes est plurielle. Où se situe la tienne ? Quelles sont les écrivaines, d'ici ou d'ailleurs, qui t'inspirent et pourquoi ?**

L. L'écriture des femmes m'a toujours inspirée très fortement. La liste des femmes qui m'ont mise au monde en tant qu'écrivaine est longue : Virginia Woolf, Anaïs Nin, Simone de Beauvoir, George Sand, Colette, Annie Leclerc, Benoîte Groulx, Marie Cardinal, Marguerite Duras, Annie Ernaux et, plus près de chez nous, Anne Hébert, Gabrielle Roy, Suzanne Jacob, Nelly Arcan. Leurs points communs est de m'avoir donné des permissions, chacune à leur façon.

La forme, le contenu, les thèmes abordés, le courage surtout d'une prise de parole au féminin. Je ne serais pas la même personne si ces femmes n'avaient pas croisé mon chemin. J'en oublie une, qui n'est pas littéraire, mais qui a libéré ma femme sauvage, celle qui appuie sur les touches du clavier, Clarissa Pinkola Estès.

**P. Tu enseignes le français et la création littéraire au secondaire et tu as publié trois romans depuis 2011 - un quatrième est à paraître bientôt. De toute évidence, tu arrives à concilier écriture et enseignement. À quel prix ? Quel est ton *modus operandi* ?**

L. La question qui tue. La formule magique n'existe pas. Je le répète à qui veut bien l'en-

tendre : du temps pour écrire, ça n'existe pas. C'est toujours du temps volé. J'ai cessé de m'en faire quand j'ai compris cela. Le plus difficile, ce n'est pas le temps, c'est d'accepter de se laisser prendre tout entière. C'est sûr que pendant l'année scolaire, je ne peux pas consentir avec la même ferveur. Ça négocie fort. C'est la période idéale pour réécrire. Sinon, j'ai besoin de m'enfermer des heures de temps, de me couper de tout le reste quand je suis en plein processus de création. J'attends l'été ou les vacances pour le faire. Cela dit, j'écris tout le temps. Dans ma tête. Je prends des notes que je consigne dans des fichiers sur le bureau de mon ordinateur. Et dans mon journal, aussi.

**P. Un des conseils que tu donnes à tes élèves en création littéraire est celui-ci : « Il ne faut pas attendre que l'inspiration arrive. Il faut plutôt saisir les petits "flashes" qui "poppent" au quotidien, entretenir le muscle qu'est l'écriture par des exercices réguliers. Pourquoi pas avec une séance d'écriture automatique tous les matins ? » Est-ce ainsi que tu procèdes ? Au quotidien ? As-tu un rituel d'écriture ? Des conditions propitiatoires te sont-elles nécessaires ou peux-tu plonger à n'importe quel moment ?**

L. Je n'ai pas de rituel d'écriture. Et je n'écris pas tous les jours dans mon journal. Je n'ai pas besoin de conditions. Il suffit que j'ouvre l'écran, ou le Moleskine, et je laisse faire le reste. Les mots viennent. Ou pas. Parfois, je n'ai que 10 ou 30 minutes, et ça me suffit. Le texte a bougé. J'ai ajouté ou retiré des phrases. Il continue de s'écrire pendant que je fais autre chose.

**P. Parlant de son écriture, Annie Ernaux dit : « Je ne me raconte pas ; je révèle les choses essentielles de l'existence humaine. » Peux-**

**tu commenter ce point de vue de l'auteure de nombreux romans autofictionnels ?**

L. Cette phrase, j'aurais pu la dire. Annie Ernaux exprime là l'essentiel de ma posture d'écrivaine. La lecture de ses œuvres a été profondément troublante pour moi. Je trouvais enfin la légitimité que je m'interdisais depuis toujours. J'aurais publié plus tôt, je crois, si je m'étais permis d'écrire « vrai » bien avant.

**P. Depuis la fin de l'adolescence jusqu'à ce jour, tu as fait de nombreux voyages en Europe, au Mexique, à Cuba et en Afrique. Quelle influence ces rencontres avec des cultures différentes ont-elles exercée sur ton écriture ?**

L. Voyager forme la jeunesse, dit-on. Dans mon cas, c'est pire que ça ! Je dirais que j'ai vécu mon premier voyage en Afrique à l'âge de 19 ans comme un rite de passage. Je n'ai plus jamais été la même par la suite. C'est difficile à expliquer. Je cherche toujours. Je me suis tout de suite sentie chez moi là-bas. C'est au retour, étonnamment, que le choc culturel s'est passé. On était en 1980. Le couscous était encore un mets inconnu du plus grand nombre. Je suis devenue citoyenne du monde avant l'heure. C'est sûr que tout cela influence mon écriture. Il m'a fallu assumer une certaine marginalité. Mais surtout, quelle richesse ! Je me sens privilégiée quand je suis en contact avec des gens d'ailleurs. Oui, j'ai voyagé par la suite, mais il n'y a rien comme être en contact avec d'autres cultures chez nous pour constater que la différence a bien meilleur goût !

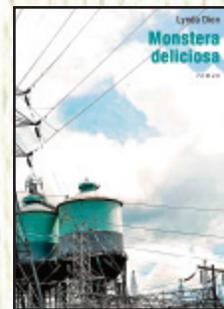
**P. Ton nom est à jamais associé à *Sors de ta bulle*, un concours littéraire que tu as mis sur pied pour les jeunes de la région de Sherbrooke et qui poursuit sa route de L'Alinéa, Automne 2015, 9**

**puis 2004. Quelle est ta plus grande fierté concernant ce concours ?**

L. C'est l'équipe elle-même ! Que d'autres folles et fous se soient joints au projet et continuent de le faire, année après année, pour réaliser l'impensable : permettre à des jeunes d'écrire un premier manuscrit, et à l'un ou l'une d'entre eux de voir son travail récompensé par la publication.

J'ai eu l'idée, oui, mais c'est d'abord et avant tout un formidable travail d'équipe. Des enseignantes et des enseignants engagés, contre vents et marées. Et une commission scolaire, des directions d'école mobilisées. Un rêve, quoi !

**P. Tes romans *La Dévorante*, *La Maîtresse* et *Monstera Deliciosa* ont chacun leur particularité sur le plan de la forme : *La Dévorante* et *La Maîtresse* sont écrits sous forme de fragments très brefs sans ponctuation ; *Monstera Deliciosa* apparaît en cinq chapitres sous-titrés avec ponctuation. Est-ce là un choix d'auteure ou est-ce plutôt chaque œuvre qui a imposé sa propre facture ?**



L. L'auteure est bien peu de choses face à l'œuvre en gestation. Il faut beaucoup d'humilité parfois. *Monstera deliciosa* me hante plus que les autres. L'absence de ponctuation dans les deux premiers romans, c'était un défi en soi. Une exigence à laquelle je me suis pliée avec inquiétude au début, puis j'ai compris que le rythme était là quand même, que je n'avais qu'à tendre l'oreille. Mais avec

*Monstera Deliciosa*, j'ai l'impression qu'il manque toujours des pages. C'est le roman du silence. Il est court et lapidaire. Mon éditeur me rassure, heureusement.

**P. Tu mènes en parallèle plusieurs projets d'écriture alors qu'un 4<sup>e</sup> roman est déposé chez Hamac, ton éditeur. Sans trop en révéler, peux-tu entrouvrir la porte à ce sujet ?**

L. Parlant du loup. J'ai rencontré Éric récemment pour recevoir ses commentaires à propos de la deuxième version du manuscrit en

question. La date de sortie est prévue en août 2016. D'ici là, j'ai encore du pain sur la planche. L'écriture n'est pas au point. Il me faut encore plus d'humilité... C'est un roman important. J'en prends la mesure. Et je suis patiente. Il aurait dû sortir avant *Monstera Deliciosa*, puisqu'il a été écrit avant, le même été. On retrouve la même narratrice que dans *La Dévorante* et *La Maîtresse*, dans son salon, un soir de canicule, avec des histoires d'homme. À finir pour de bon.

## Sur le chemin des grands contes merveilleux

Petronella van Dijk

Ce jeudi 8 octobre, les conteurs de l'Estrée ont commencé une grande aventure. En effet, trois d'entre eux ont présenté la première d'une série de 9 soirées au cours desquelles ils proposeront les grands contes que nous connaissons tous : **Le chat botté, Blanche neige, Barbe bleu, Aladin, La belle et la bête, Cendrillon, Jean de l'ours et les Trois poils du diable...** avec, ce 8 octobre, le plus connu d'entre tous : **Le petit chaperon rouge.**

Ce collectif s'intéresse particulièrement à l'univers du conte et notamment du conte merveilleux. Le mot conte, comme vous le savez, cache un vaste répertoire reconnu par l'UNESCO, qu'on appelle la **Littérature orale**. Cette littérature est orale parce qu'elle a été composée sans le support de l'écriture, ce qui est inimaginable aujourd'hui. Et pourtant... elle est composée des grands mythes (et pas seulement les grecs !), des grandes épopées comme Gilgamesh, des légendes, des contes, des contes merveilleux

et de ce que nous appelons les petites formes (les proverbes, les dictons, les devinettes, etc...). Tous ces récits sont anonymes et ont tous de nombreuses versions. Au 19<sup>e</sup> siècle, quelques fous se sont rendus compte que ce vaste répertoire était en train de disparaître avec ceux qui le portaient. Ils se sont mis à « collecter » (et à consigner par écrit) tout ce qu'ils pouvaient en terme de littérature orale.

Et puis, d'autres fous se sont penchés sur le répertoire des contes, et seulement des contes. Donc, ni les mythes, ni les épopées, ni les légendes, ni les petites formes. Juste les contes.

Ils se sont mis à les analyser et à les classer et ils ont trouvé **2400** sortes de contes différents ! Juste dans la catégorie des contes ! Parmi ces 2400 contes, il y avait **300 contes merveilleux** (qui ont une structure relativement fixe), et parmi ces 300 contes merveilleux, il y a Cendrillon !

suite p. 22

L'Alinéa, Automne 2015, 10

# Ricochet

Jean-Sébastien Huot



Salut Amélie,

À l'approche de l'écriture, soit lorsque j'observe le monde, ses motifs, ses tapisseries, ses petits gestes, ses bruissements, que je laisse filer mon stylo bleuté sur la surface lignée d'un cahier, que je griffonne avec des crayons-feutres sur un papier kraft hachuré, que j'enfonce la lame d'un canif dans l'œil de l'un de mes personnages griffonné sur du papier Arche ou lorsque je tape avec rapidité ou lenteur des mots sur le clavier de mon portable, je ne cesse de penser à cette formulation d'un critique de poésie américaine à propos du poète Ezra Pound, que je reprends ici : *l'écriture est une marche, une disparition complète de la personnalité.*

## **Disparaître. S'abandonner.**

Quand on pense à la disparition ou à l'abandon, on pense le plus souvent à du négatif. On est abandonné par ses enfants, ses amis, son chum, sa blonde... On se retrouve seul. On disparaît de la carte. Or, je crois que lorsqu'on écrit, il faut se déposséder, s'abandonner, laisser le vivant advenir, laisser les personnages se mouvoir sur la page, laisser aller des mots, des formes sur le papier, fouler un monde nouveau et singulier sans vouloir le conquérir.

Les textes que j'enseigne à mes étudiants nous parlent de cet abandon de soi. Je pense au poème *Le destin* de Nerval qui débute par ce vers : *Je suis le ténébreux, le veuf l'inconsolé.* Je pense aussi au film : *Somewhere* de Sophia Coppola où le personnage principal abandonne sa vie de vedette hollywoodienne, de représentations, d'arrêts sur image et de débâche pour partir vers nulle part. C'est dans ce nulle part que commence quelque chose qui concerne justement l'écriture. Dans ce dessaisissement de soi, une voix se fait entendre, le plus souvent dans le fracassé, la marge, le nowhere.

Être nulle part. Aller vers nulle part. Écrire, ne pas écrire. Disparaître à soi. Voilà, il me semble, le travail de l'écriture. On écrit seul. On parle seul, cette solitude nécessaire favorisant un dialogue avec l'autre. Si la littérature a un avenir, elle doit se tourner vers le vivant, malgré la bêtise absurde, la brutalité et la violence du monde.

« Marée basse, marée haute, cette alternance est à l'image de la vie, de toute vie peut-être. La vie s'éloigne mais elle revient. » écrivait J.-B. Pontalis. Il en va de même pour l'écriture : elle va, elle vient. Elle vit et meurt. N'est-ce pas, Mathieu K. Blais ?

# Curiosités littéraires et gourmandes

Vatel

## Les escargots

*Ces bigorneaux des buissons*

On aime ou on déteste l'escargot avec la même ardeur. Le premier homme qui, acculé par la faim, s'était vu dans la nécessité de manger cette grosse limace gluante et répugnante avait dû faire preuve d'un certain courage. Mais, à en juger par les impressionnants cimetières de coquilles d'escargots que les fouilles archéologiques ont mises à découvert, il faut croire que nos ancêtres de la préhistoire y avaient pris goût. Les Romains en raffolaient. La légende veut qu'ils doivent à cette petite gourmandise d'avoir reconquis Carthage. Un soldat romain qui cherchait des escargots aurait découvert le souterrain qui permettait d'entrer dans la ville inaccessible. C'est à un autre romain, Fulvius Harpinias, que l'on doit la première escargotière. Et au grand cuisinier Marcus Gavius Apicius (25 av. J.-C.), l'art d'engraisser ledit gastéropode. À titre de curiosité, voici sa recette, tirée de *L'Art culinaire - De re coquinaria*, synthèse de la haute cuisine romaine :

*Prenez des escargots, nettoyez-les et enlevez la membrane pour qu'ils puissent sortir. Mettez-les dans un récipient avec du lait et du sel pendant un jour, et seulement du lait les jours suivants, et nettoyez leurs saletés toutes les heures. Quand ils auront engraisé au point de ne pouvoir rentrer dans leur coquille... faites les frire.* (Texte établi, traduit et commenté par Jacques André [C. Klincksieck, 1965])

Selon le traducteur latiniste, si les escargots ne peuvent rentrer dans leur coquille, c'est parce qu'ils sont morts noyés dans leur bain de lait. Apicius, fastueux maître queux, est resté célèbre pour l'originalité de ses recettes : talons de chameaux, langues d'oiseaux, tétines de truie farcies aux oursins... et autres morceaux friands du genre assaisonné du sempiternel trio miel, huile d'olive et *garum* (jus de poisson fermenté équivalent du « nuoc-mâm »). Sa grande spécialité : les recettes simulacres, nappées de sauce mystère, tel ce plat de « poisson salé sans poisson », réalisé de manière à ce que personne ne puisse reconnaître ce qu'il mange. Il valait sans doute mieux ne pas le savoir ! On engraisait également les escargots avec du vin, des bouillies de céréales ou de la farine.

Il est encore d'usage aujourd'hui de saupoudrer de farine les gastéropodes qui vont passer à la casserole, non pas pour les engraisser, mais pour les faire jeûner. Simple mesure de prudence car, dotés d'un appétit vorace, ils avalent sans discernement aussi bien des végétaux que du papier, des copeaux de bois, et même des champignons vénéneux. Recouverts de ce manteau de farine virgine – très vite souillé d'ailleurs – on les laisse méditer sur leur triste sort pendant trois à cinq jours. Puis, après les avoir bien lavés et frottés, nouvelle torture : on

les plonge dans l'eau bouillante vinaigrée. Il ne reste plus qu'à sortir « iceulx limassons de la coquerette au bout d'une espingle, puis leur oster leur queue, qui est noire, car c'est leur m... ». Je cite ici l'auteur du *Ménagier de Paris, traité de morale et d'économie composé en 1393 par un Parisien pour l'éducation de sa femme, comme épouse et maîtresse de maison*, ouvrage qui renferme ses instructions sur l'art de diriger une maison, cuisiner, jardiner, veiller sur la basse-cour et les chevaux... Et chasser le faucon à ses moments perdus ! Bref, tout ce que la jeune femme du vieil homme devait savoir pour assurer son bonheur conjugal.

Par un caprice de l'imagination, ce couple m'en rappelle un autre : « La rose et l'escargot », personnages d'un quatrain paru en 1898 dans *Le Samedi de Montréal*, sous la signature d'un poète qui répond au nom de Silvio et que l'on a surnommé « le correspondant canadien-français de Rimbaud » :

*Ô peintre, qu'a voulu ton habile pinceau  
Présenter à nos yeux dans ce joli tableau*

*D'un escargot sur une rose.*

— *Vieux garçon, épousant fillette blanche et rose.*

Reste le dilemme suivant : Faut-il ôter ou ne pas ôter ce qu'on appelle communément « le tortillon » de l'escargot, bref son extrémité de couleur noire, jugée par beaucoup propre à la consommation. Erreur grossière ! Le tortillon renferme le foie et les glandes génitales de l'escargot. Mais il est peu probable que cet éclaircissement anatomique rende ce petit sac plus appétissant ! Avec ou sans leur queue, les escargots se mangent mieux accompagnés de beurre aillé et persillé, puis passés sous la grille du

**L'Alinéa, Automne 2015, 13**

four. De tous les gastéropodes, le plus apprécié, c'est le charnu, le goulu *Helix pomatia*, encore appelé Hélice Bourguignonne, ou encore les « gris », *Helix aspersa*, de Provence, que l'on cueille après une bonne pluie. Il va sans dire que les fins gourmets n'ont que répugnance pour l'insipide et caoutchouteux escargot en conserve servi dans des coquilles délavées !



Quand le temps n'est pas à la pluie, les Provençaux ont leur secret pour débusquer les « gris ». Il faut pour cela une lanterne, un tambour, un arrosoir et un panier d'osier. Je cède la parole à Paul Arène, dont la verve méridionale n'a d'égal que celle de son compatriote Marcel Pagnol :

*Aux endroits propices, l'homme à la lanterne,  
d'un coup de poignet rapide, en promène vivement  
la lueur sur le sol ; l'homme au tambour  
exécute un sourd roulement ; l'homme à l'arrosoir  
arrose en mesure. Trompé par ce simulacre  
d'éclair, suivi de tonnerre et de pluie, le naïf  
escargot sort de ses retraites. Il est alors délicatement  
cueilli par le quatrième compère qui le jette  
dans son panier.*

(Contes de Paris et de Provence)

Toujours à propos des escargots, je propose pour terminer la lecture d'un gentil petit

« Fabliau », signé Louis Dantin (qui n'est nul autre que le mystérieux Silvio du *Samedi de Montréal* sous une autre carapace), lequel met en scène « un couple étrange » : « une très jeune fille au regard rieur et taquin » et « un escargot morne » qui fait « saillir sa double corne en un effort aventureux » :

*La larve étirait ses antennes  
Comme après un pesant sommeil,  
Vers les atmosphères lointaines,  
Vers l'inconnu, vers le soleil.  
Elle allait aimer, être libre !...  
Mais le petit monstre têtue,  
L'enfant, sans brocher, d'une fibre,  
La piquait avec son fétu.*

Et, tandis que pris de panique, l'escargot s'empresse de rentrer dans sa coquille, le poète qui observe la scène s'identifie à l'infortuné *Cornu aspersum* :

*Moi, je songeais sous la tonnelle  
Que, par votre dédain moqueur,  
Ainsi vous avez fait, cruelle,  
Se recroqueviller mon cœur.*



Un dernier mot : si d'aventure, au cours de vos expéditions « escargolesques », il vous arrivait de rencontrer un escargot sinistroyre – sa spirale est toujours dextroyre – gardez-le précieusement, car il est rare. C'est un porte-bonheur tout comme le trèfle à quatre feuilles. Les Provençaux l'ont baptisé : « Caculauso rebroussiero ».



**CAVALE** numéro 1  
10-15  
automne 2015

Des nouvelles de  
**Cavale**

Par Sarah B. Lamarche

*Cavale*, la nouvelle revue d'arts et de littératures des étudiantes et étudiants de l'Université de Sherbrooke, était lancée le 15 septembre dernier au Centre de diffusion ArtFocus. Ce premier numéro s'articule autour du thème « Fuites » et contient nouvelles, poésie et théâtre par des auteur-e-s et artistes de la relève, de Sherbrooke comme d'ailleurs.

Pour l'équipe de rédaction de la revue, formée d'étudiantes et étudiants des 3 cycles d'études de l'Université de Sherbrooke, il s'agit là de l'aboutissement de plusieurs mois de travail effectué en collaboration avec les 18 auteur.e.s et artistes dont les créations composent le numéro. *Cavale* est en vente à la Biblairie GGC, à la Coopérative de l'Université de Sherbrooke et au Centre de diffusion ArtFocus pour la **très modique somme de 5 \$**. On peut aussi écrire à [revuecavale@gmail.com](mailto:revuecavale@gmail.com) pour réserver une copie. L'édition web de *Cavale* ([www.revuecavale.com](http://www.revuecavale.com)) a publié plusieurs auteur.e.s et artistes, et attiré plus de 1500 internautes depuis son lancement en mars 2015.

**P.S. de la rédaction de L'Alinéa** : étonnant et très bien fait, ce numéro de *Cavale* ! On y découvre des univers variés et des plumes fort prometteuses. Il ne fait aucun doute que la relève a des choses à dire et elle le fait de manière à la fois éloquente et singulière. La facture graphique est admirable, et le travail d'édition, soigné. Bravo à toute l'équipe !

# Les Éditions Fond'tonne

Anthony Lacroix



Les Éditions Fond'tonne est une amorce de littérature estrienne avec une aussi petite envergure que les champs et les forêts qui la bordent. Les visées de la maison se rapprochent d'une édition auto proclamée sans en dénaturer la couleur ni la qualité, en ajoutant un peu de piquant graphique dans les bibliothèques contemporaines. L'inspiration découle directement des ouvrages d'entre-deux-guerres au Québec et du financement participatif de l'Hexagone à ses débuts.

Notre mission : nous travaillons fort pour que nos lecteurs et lectrices, comme nos auteur.e.s, se sentent bien et confortables avec nous, un verre toujours rempli à main. Nous visons surtout à ce que l'objet-livre prenne son plein potentiel pour retranscrire l'univers poétique et graphique de ses auteurs.

Le pourquoi du comment : dans un milieu littéraire où les livres de cuisine sont placés sur un pied d'égalité avec les essais et que le magazine *Summum* jouit des mêmes subventions que *Spirale*, la littérature de petit

tirage devient presque utopique. En effet, pour obtenir un coup de pouce du gouvernement, il faut produire un nombre faramineux d'ouvrages dans un tirage dépassant de loin l'idée d'un travail personnalisé. Chez Fond'tonne, nous aimons prendre le temps de connaître nos auteur.e.s et de répondre autant à leurs besoins qu'à ceux du public. Pour cette raison, nous avons décidé de nous en tenir à un unique tirage d'une centaine de copies, et d'y travailler pendant plusieurs mois. En somme, nous misons sur la qualité plutôt que sur la quantité.

Nos projets pour 2016 : Fond'tonne récidive. Toujours désireux de donner le meilleur de nous-mêmes, nous opterons de nouveau pour le socio-financement. Ainsi, nous pouvons jauger l'engouement de notre lectorat et la passion de celui-ci pour nos projets. Au cours de cette campagne, vous pourrez vous offrir une copie de chacune de nos collections, soit Broches à foin, Focus, 20oz et Pléiade Direct'.

**Pour plus d'informations : [fondtonne.ca](http://fondtonne.ca)**

## La poésie... à quoi ça rime ?

Yves Allaire

« Le devoir du poète est d'être lu. Or, il ne l'est plus. Si la littérature est morte, la poésie l'est davantage. [...] Il est encore des romans qui ont du succès, qui font vivre leur auteur, que tout le monde lit, dont tout le monde parle. Il n'est plus de poètes à qui cela arrive. [...] Il y a un divorce entre la sensibilité et l'expression des poètes d'aujourd'hui, et la sensibilité et l'expression du public lecteur... Le fait des poètes, plus préoccupés de la forme que du fond, des acrobaties verbales que de la clarté d'un message libérateur. »

Citant Georges Mounin (*Poésie et société*, PUF), Gérald Godin, auteur de ce qui précède, soutient que « la poésie claire ne se vend pas plus que l'hermétique. Notre malheur aura été de ne croire qu'aux livres ». Allez sur la place publique, dit Godin, forcez les gens à vous entendre, à se réconcilier avec la poésie qui n'est pas si méchante, au fond. Mounin, pour sa part, croit « à l'existence d'une poésie d'essence supérieure à la chansonnette et que le lecteur n'a pas cessé d'attendre en vain, pour laquelle il a l'oreille tendue et le cœur ouvert ». « Il ne reste aux poètes qu'à faire cette poésie. Et, si elle est faite, à la crier sur la place publique », écrivait Gérald Godin, dans *Le Nouvelliste* du 11 août 1962. À croire que cela vient d'être écrit !

## Petites annonces

Pour un service professionnel de :

- . Parrainage d'écriture
- . Révision et correction de textes
- . Évaluation de manuscrits

Lise Blouin

819-569-6064

lise.blouin1@gmail.com

Formation offerte par le  
Conseil de la culture de l'Estrie

**FOR-812**

**Maîtriser la lecture à haute voix  
et captiver votre auditoire**

Une bonne lecture publique  
peut vous permettre de créer  
une impression mémorable  
et de rejoindre de nouveaux lecteurs.

**Éric Gauthier, conteur et écrivain,**  
vous invite à une journée  
d'apprentissage et de pratique  
le **samedi 10 octobre** de 9h30 à 16h30  
à Sherbrooke.

Pour tous les détails,  
consultez la page de formation du  
Conseil de la culture de l'Estrie.  
Ne tardez pas à vous inscrire !

À donner :

Tous les numéros des revues *Lurelu* et  
*Des livres et des jeunes*.

Pierre Roy

pr.roy@videotron.ca

819-864-6731

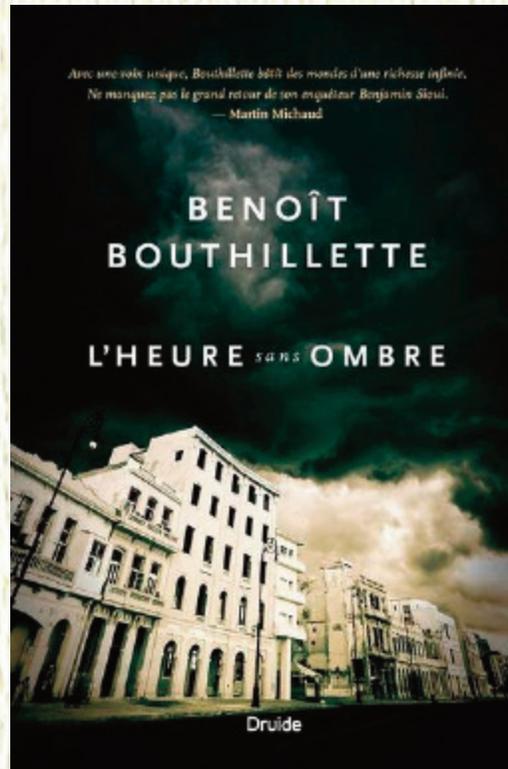
5318 Turgeon

Sherbrooke (Québec)

J1N 2Z4

# Petite conversation autour du roman policier

Benoît Bouthillette



Lors d'un récent souper organisé par l'AAAE, je discutais avec l'ancienne présidente, Madame Ginette Bureau, qui me faisait part de sa réticence à lire du roman policier. Sa perception du côté malsain associé au genre était née d'une conférence donnée par un auteur, où ce dernier exposait la part d'ombre de l'humanité intrinsèque à cette littérature. Je tentai de la rassurer en lui disant que, justement, la littérature policière ne se complaisait pas dans la recherche de la part sombre de l'humain, mais qu'elle trouve au contraire son sens à la combattre. À notre table était assis André Jacques, auteur de polars reconnu, auquel j'adressai cette question :

« Cher André. Serais-tu d'accord pour dire que ce qui distingue le roman policier du roman classique, du moins dans sa forme

actuelle, c'est que la littérature policière est une littérature du *Nous* ? Là où le roman traditionnel s'est lentement enlisé vers une littérature du *Moi*, où le monde est souvent réduit au champ de plus en plus restreint de l'écrivain, le roman policier cherche encore à par-

ler d'enjeux de société ? »

Et sa réponse fut :

« Oui, c'est une littérature globale qui embrasse les côtés sombres de l'humain. Non pas par simple voyeurisme, mais pour les illustrer et les dénoncer. C'est aussi, à mes yeux, la littérature qui, de nos jours, remplace le mieux la littérature réaliste et sociale des siècles précédents. C'est elle qui plonge le mieux dans la partie cachée et parfois immonde de nos sociétés modernes. Si le Zola de *La Bête humaine*, le Hugo des *Misérables* ou le Dostoïevski de *Crime et Châtiment* ré-

écrivait aujourd'hui leurs œuvres, je crois qu'ils opteraient pour une forme qui s'approcherait beaucoup du polar. »

(Lors d'une rencontre avec Mylène Gilbert-Dumas, nous avons justement évoqué la vidéo de Marguerite Yourcenar où elle traite du paradoxe de l'écrivain en ces termes : « C'est que deux choses à la fois sont vraies et contradictoires. L'une est que l'écrivain doit être profondément soi-même. Il doit avoir un apport personnel à donner. L'autre, c'est qu'il doit s'oublier soi-même, sortir de soi-même, faire table rase de soi-même. » La littérature de plus en plus autoréférentielle s'éloignerait donc de cet idéal. Lorsque Victor Hugo dit « Quand je vous parle de moi, je vous parle de vous » en préface à ses *Contemplations*, il nous avise que le deuil dont témoignera son recueil est celui de tout père à la perte de son enfant et de tout homme contemplant la mort. Mais si le cortège funèbre de Hugo a été suivi par des millions de Parisiens, c'est qu'il écrivait une littérature populaire où l'auteur s'effaçait derrière ses personnages, personnages en lesquels se reconnaissait le peuple.)

Mais cette part sombre de l'humain qu'André Jacques évoquait et dont témoigne le roman policier, ce dernier contribue-t-il justement à la pourfendre en faisant part d'une lutte à la combattre ? Car, là où la littérature dite classique se contenterait d'exposer les noirceurs de l'âme (nommer le mal, en détailler les symptômes, c'est bien, mais c'est se contenter du diagnostic. C'est la première étape vers la guérison, mais aucun remède ni traitement n'a été prescrit), le roman policier contribue peut-être à s'y objecter en exposant une manière de l'affronter ?

En effet, si le roman policier est actuellement si populaire, peut-être est-ce en raison

de la recherche de sens qui structure l'enquête, cette volonté d'évincer le mal dans nos sociétés où la perte de repères accompagnant le rejet de la morale a entraîné un désarroi éthique ? (Même si, ultimement, le roman policier n'est qu'une fable où l'humain donne un sens à sa tentative de dominer la mort...) Au-delà de l'anecdote, les enjeux exposés dans le roman policier ne sont-ils pas toujours l'affrontement du bien et du mal, la quête de justice pour pourfendre l'injustice — humaine et divine —, des thèmes ancrés dans l'imaginaire collectif depuis Homère ?

Lors d'une récente conversation avec Norbert Spehner, critique émérite, nous en étions arrivés à nommer le roman policier « une littérature de l'évasion » (le clin d'œil carcéral ne nous échappant pas) et, par extension, toute forme de littérature de genre ou populaire faisant explicitement référence à sa capacité à emmener le lecteur dans des univers nouveaux. Lorsque je lis James Lee Burke, par exemple, ce sont tous les codes moraux de La Louisiane et de l'Amérique, ses blessures et ses tentatives de rédemption, qui me happent et m'entraînent dans des contrées inconnues. En nous parlant du pays où il est né, en faisant en sorte que ses personnages incarnent ses propres tribulations, en nous faisant part de leurs espoirs et de leur soif de justice, et en variant ainsi les points de vue, Burke accomplit ce que la littérature réussit le mieux : susciter l'empathie, créer une ouverture sur le monde.

*Benoît Bouthillette publie cet automne L'heure sans ombre aux Éditions Druides. Il s'agit du nouveau volet des enquêtes de l'inspecteur Benjamin Sioui.*

# Résumés de lecture

Suzanne Pouliot

## ***Lignes de faille*, de Nancy Houston**

Ce roman paru pour l'édition française en 2006 aux éditions Actes sud, a obtenu le prix *Femina* le 30 octobre 2006, le prix Goncourt de l'Institut français de Cracovie en collaboration avec l'Académie Goncourt et le Prix France télévision. Ce roman a aussi été adapté pour le théâtre en 2010, 2011 et 2015, à Strasbourg et à Paris.

De la même auteure, j'avais lu le magnifique *Cantique des cantiques* 1993, *La virevolte* 1994, *L'empreinte de l'ange* 1998, et *Dolce Agonia* 2001. Ce que j'apprécie chez cette romancière/essayiste, née à Calgary, mais vivant à Paris, c'est le choix de la forme romanesque qui épouse avec justesse le sujet traité. Ainsi *Lignes de faille*, lignes au pluriel et faille au singulier, est un terme géologique qui réfère à la fracture de l'écorce terrestre, accompagnée des parties séparées. Le roman *Lignes de faille* suit la trace de cette fracture, vécue par quatre personnages d'une même famille. Ils racontent, à tour de rôle, à presque vingt ans d'intervalle, leur vie et celle de leur entourage alors qu'ils avaient six ans. Pourquoi Nancy Houston a-t-elle choisi l'âge de six ans ? On peut penser que c'est en référence à l'âge qu'elle avait quand sa mère a quitté le foyer familial.

Ainsi, le roman polyphonique raconte des personnages à des moments charnières de l'Histoire et de leur histoire personnelle. Le premier chapitre présente, à l'ère Bush, Sol (2004), un petit garçon californien qui part

pour l'Allemagne avec ses parents, sa grand-mère et son arrière-grand-mère. Vingt ans plus tôt, son père Randall (1982), parti pour Israël avec sa famille, est confronté à la guerre du Liban et au conflit israélo-palestinien. En 1962, Sadie une juive pratiquante, devenue mère de Randall et grand-mère de Sol, relate sa vie à Toronto et à New York. Plus tard, elle tentera de reconstituer l'histoire de sa famille et surtout celle de sa mère Kristina, devenue une célèbre chanteuse mieux connue sous le nom d'Erra. Cette dernière dénouera le nœud gordien de cette saga familiale arrimée profondément à la grande Histoire, alors que l'Allemagne est battue et ravagée par la guerre et ses horreurs en 1944-1945. Pendant cette période charnière, Kristina découvrira les lourds secrets qui règnent autour des filiations.

Ce roman de 490 pages, réédité dans la collection « Babel » en 2007, puis paru chez « J'ai lu » en 2011, remonte dans le temps, par la voix/voie de ces quatre personnages, et narre, à rebours, un fait peu connu, celui de la germanisation d'enfants volés en Pologne, en Ukraine et dans les pays baltes, de 1940 à 1945, sur l'ordre d'Heinrich Himmler. De fait, plus de 200 000 enfants vivant sur les territoires occupés par la Wehrmacht furent envoyés dans des Centres spéciaux pour y subir une éducation aryenne. Les bébés transitèrent dans les *Lebensborn*, les fontaines de vie, avant de passer dans des familles allemandes. La guerre terminée, 40 000 enfants furent restitués à

leur famille, grâce à divers organismes caritatifs.

Les quatre personnages principaux reliés par le fil de l'Histoire sont marqués par une tache de naissance qui se transmet d'une génération à l'autre et qui, tantôt, sert d'appui, d'inspiration, tantôt de condamnation à la honte. Les personnages vivent en Californie (Sol), à Haïfa, en Israël (Randall), à Toronto et à New York (Sadie, Kristina) et en Allemagne (Kristina). Dans ce roman, d'une grande intensité dramatique, Huston traite de ses thèmes favoris : l'enfance, la filiation, l'héritage historique. L'auteure révèle les conséquences dramatiques des *lebesborn*.

Je recommande ce roman pour cette façon ingénieuse et combien habile de traiter un fait historique peu ou mal connu, de tisser des liens serrés à travers le temps. La narration antichronologique donne, dès le premier chapitre, une vision d'ensemble des quatre générations, en commençant par la surface pour s'enfoncer dans cette ligne de faille.

### ***L'intensité secrète de la vie quotidienne, de William Nicholson***

Autre roman à lire : *L'intensité secrète de la vie quotidienne* de William Nicholson, paru en version anglaise en 2009, et en traduction française en 2013, aux Éditions du Fallois. Ce roman choral de 597 pages est suivi d'une postface signée par Anne Hervouët. Né en 1948, William Nicholson est mieux connu du grand public pour ses romans pour jeunes (comme sa trilogie *Le vent du feu* qui a mérité de nombreux prix), ses pièces de théâtre (*Les Ombres du cœur*, sur la vie de C.S. Lewis et Joy Gresham) et ses scénarios co-oscarisés dont *Gladiator* de Ridley Scott. Le roman se déroule sur six jours au mois

de mai 2000, à Edenfield, un village rural du Sussex, région située au sud de Londres, au bord de la Manche en Angleterre. L'auteur présente, tour à tour, une douzaine de personnages liés par leur proximité géographique : il s'agit d'un pasteur qui ne croit plus en Dieu, d'une mère célibataire, d'un enseignant célibataire de littérature anglaise, d'un couple de la petite bourgeoisie, Henry et sa famille, d'une grand-mère qui aime plus son caniche que sa petite-fille, d'un cultivateur épuisé, et de Nick, un amoureux de jeunesse qui vient troubler la quiétude de l'archiviste Laura. Les personnages interagissent à la suite d'événements qui ponctuent leur existence, et mettent en péril leur tranquillité et l'équilibre de leur vie, révélant du coup, à petite dose, leur vie intérieure.

Ce roman impressionniste, en demi-teintes, mène le lecteur en douce vers la partie secrète des personnages, aux prises avec les aléas de la vie, ses grandeurs et ses misères, les émotions ressenties et mises sous le boisseau, les rêves écrasés et les petites déceptions vécues au quotidien : un manuscrit refusé, une composition scolaire mal notée, des comptes à payer, la mort d'un chien aimé, des lettres d'amour ignorées. Ces destins parallèles se croisent, sans jamais lasser, tant le ton est juste, empathique et humoristique. Les courts chapitres s'entrelacent aisément, à la manière de ces points de couture qui reviennent sur le point précédent, pour mieux solidifier la trame romanesque et donner du relief aux propos chuchotés.

Parmi les thèmes traités, hormis l'amour et le couple, en trame de fond, on trouve les cruautés enfantines, le monde des médias, l'ambition créatrice, la solitude des aînés et

la tendresse, l'infinie tendresse qui apaise et réunit les êtres endoloris par la vie. Ce roman raconte avec finesse et doigté le quotidien de villageois face aux peines, aux craintes et aux hésitations qui ponctuent la vie, mais aussi comblés par la joie qui passe à l'occasion.

## Critiques de livres

Par nos membres

### Par Jason Roy

*Contes et récits fantastiques*, de Théophile Gautier

Relire Théophile Gautier ! Ah... Comme voilà une manière splendide de rompre avec l'époque, de s'immerger dans une littérature foisonnante, généreuse, dans une plume qui ne craint pas les échappées, les divagations, les précisions précisant les précisions ! L'art de la description riche et imagée se perd, dans notre ère désormais soumise à la tyrannie du *show and don't tell*, où la moindre incartade, le moindre écart descriptif est sanctionné du sempiternel commentaire : on veut le voir, pas le savoir. Ce faisant, comme on se coupe de l'adresse et de la maîtrise que savaient déployer les anciens, les maîtres comme Gautier, qui suivaient plutôt la règle : vous allez le voir ET le savoir ! Alors, vous, les amateurs de la description, vous pour qui sauter par-dessus un paragraphe (ou pire : une page !) constitue un crime de lèse-littérature, vous qui nagez allègrement dans les romans fleuves, qui vous remémorez avec nostalgie la lecture des classiques de Victor Hugo : courez vite vous procurer les *Contes et récits fantastiques* de Gautier. Plus qu'une œuvre phare, cette compilation est un pilier, un

L'Alinéa, Automne 2015, 21

canon de la littérature fantastique romantique. C'est aussi une œuvre de la genèse du genre fantastique en langue française. Lire ce recueil, c'est en quelque sorte remonter à la source du fantastique.

Une fois bien installé, bouquin en main, arrêtez-vous au récit *La morte amoureuse*, un objet unique et un des contes de vampires les plus anciens dans la langue de Molière. Précurseur, Gautier y maîtrise à merveille l'ambiguïté, et c'est avec brio qu'il en vient à nous faire douter : la mise à mort de la bête n'est-elle pas ici le châtement du jeune prêtre, plutôt que sa délivrance ? La nouvelle *Le pied de momie* offre aussi une peinture magnifique de la boutique mystérieuse où l'on trouve de tout, et du marchand sans âge qui connaît des secrets qui devraient le rester... secrets. Un récit qui a servi de modèle, sans doute, à tant d'autres, et où la multiplicité des détails, le scepticisme du personnage devant l'étrange, sont dépeints avec une adresse étonnante. Le récit *Avatar* mérite aussi une mention. Voilà un scénario qui n'a rien à envier aux *blockbusters* les plus populaires. Cette histoire de deux jeunes hommes qui échangent leurs âmes, à l'aide d'un étrange docteur tout enveloppé d'un hindouisme impénétrable, et qui restent coincés tous deux dans un triangle amoureux complété par la belle Prascovie, se déguste comme un bon film. Bonne lecture !

### Par Ginette Bureau

*Trop de lumière pour Samuel Gaska*, d'Étienne Beaulieu

L'Alinéa a déjà fait un long article sur *Trop de lumière pour Samuel Gaska* d'Étienne Beaulieu. Même s'il y a d'autres auteurs estriens qui m'ont plu, je me permets de revenir sur ce roman exceptionnel.

Voici pourquoi. Étienne Beaulieu évoque des images, des sons, des voix, des pulsions qui nous transportent, qui nous forcent à dépasser notre perception. Bref, il nous amène plus loin, plus haut, plus profond. Quand il parle de légendes, de l'art, du besoin de silence, de plage comme la demeure d'une divinité marine, du langage du vent et d'éclats de lumière, il stimule notre « capacité à percevoir le réel à travers l'ordinaire le plus plat » (p. 85) Ce livre est définitivement mon coup de cœur de l'année.

### Par Pierrette Denault

*Le cœur qui tourne*, de Donal Ryan

*Le cœur qui tourne* raconte l'histoire d'un bourg irlandais que la récession frappe de plein fouet. Un beau matin, la petite communauté apprend que le principal em-

Or, de Cendrillon, à ce moment-là, au 19<sup>e</sup> siècle déjà, ils ont trouvé **2400 versions** distinctes ! C'est dire la vastitude du territoire que nous avons à arpenter...

Parmi les collecteurs les plus connus, il y a **Charles Perrault, les frères Grimm, Hans Christian Andersen**, et la plupart des gens pensent bien sûr qu'ils sont les auteurs de ces histoires. Eh bien, non, ils en sont les transmetteurs par le biais de la littérature écrite, qui a fixé les mots et les images.

Et ce collectif de conteurs et de conteuses, il a eu envie de vous emmener dans la forêt des contes pour découvrir la richesse, la variété, l'imaginaire de ceux qui nous ont précédés sur ce sentier fertile. C'est pourquoi, dans cette série sur les Grands contes merveilleux, on propose de découvrir, à chaque

ployeur a mis la clé dans la porte et qu'il est parti avec la caisse, laissant tout le monde sans sécurité sociale –le véreux personnage n'ayant jamais payé les redevances pour l'assurance emploi ni pour la caisse de retraite. Tragédie dans le village ! Imaginons les conséquences économiques, psychologiques et sociales sur les villageois, lesquels choisiront pour bouc émissaire le contremaître, un homme bon qui, autrefois, les a secourus et qui, depuis la fermeture forcée de l'entreprise, devient la cible de toutes leurs rancœurs. Le récit, tricoté serré et très bien mené, est fait par vingt et un narrateurs (vous avez bien lu !) : un défi très bien relevé par Donal Ryan qui, bien qu'il n'en soit qu'à son premier roman, a réussi à donner un ton unique et un point de vue personnel à chacun.

### Sur le chemin des contes merveilleux,

*suite de la page 10*

rencontre, plusieurs versions très différentes et d'origines très diverses.

Le collectif est composé de Christine Bolduc, Lynda Bruce, Chandrakala, Michel Fish, Marie Lupien-Durocher, Petronella, Sylvie Proulx, Véronique Suzanne et Simon Venne-Landry.

Ne manquez pas les prochaines présentations de cette saison :

. **Cendrillon**, le mercredi 25 novembre à 20h à la Salle du Parvis, avec Michel Fish, Sylvie Proulx et Petronella ;

. **La Belle et la Bête**, le jeudi 17 décembre à 19h à la salle de la Maison des arts de la parole, avec Marie Lupien-Durocher, Véronique Suzanne et Simon Venne-Landry.

Bienvenue à tous et à toutes !

**L'Alinéa, Automne 2015, 22**

# Impressions de lecture

Lise Blouin

*Le cœur silencieux des choses*, de Pierre Bertrand

Quand les doutes paralysent notre écriture, quand la blancheur de la page nous nargue, quand la confrontation avec les éditeurs ou la critique nous anéantit, quand les regards extérieurs se font plus critiques qu'encourageants, certains livres nous tendent la main.

Cet été, Pierre Bertrand dans *Le cœur silencieux des choses* m'a remise en selle. Cet essai philosophique, qui porte sur la création, notamment l'écriture, recentre sur l'essentiel du geste d'écrire, du choix de le privilégier comme moyen d'expression, de survie.

Pourquoi écrire ? Pourquoi persévérer à le faire ? Ses mots confrontent nos motivations profondes, nos peurs du vide, du silence, traquent notre impuissance. De cette impuissance même l'écriture doit se nourrir, affirme l'auteur car, faut-il se le faire rappeler, le processus importe davantage que le résultat.

L'écriture est comme une demeure, et le philosophe suggère même de s'en éloigner parfois pour apprécier le retour. Mais il nous incite à persévérer coûte que coûte parce que c'est par les mots que le sens même de notre existence se précise. C'est grâce à leur exploration que nous arriverons un tant soit peu à nourrir notre quête de sens. « On crée non pas en dehors du vide, mais en creusant en lui comme la taupe construit son terrier en creusant dans la terre. » (p. 23) Allez savoir pourquoi cette image de taupe m'a interpellée...

L'Alinéa, Automne 2015, 23

Et c'est en retrouvant le regard naïf de l'enfant que nous donnerons un sens à notre périple humain, qui comporte sa part d'unicité.

L'écriture est une fenêtre qui permet de décrypter notre vision particulière du monde, la parole étant impuissante à traduire le malstrom intérieur.

Je ne prêterai à personne mon exemplaire, dont j'ai souligné des passages partout, tellement, chapitre après chapitre, l'auteur vrille sa pensée pour nous entraîner toujours plus loin au cœur même du sens de l'écriture. Une citation parmi mille :

« Mais jamais l'échec ne peut avoir le dernier mot, car c'est précisément pour défier l'échec qu'on crée et qu'on écrit, pour explorer les obstacles afin de les déjouer, limer le mur qui nous enferme, parler à partir de ce qui nous coupe la parole, pour faire de la vie encore, plus vigoureuse et rigoureuse, à même ce qui nous tue. » (p. 134)

Pierre Bertrand est un philosophe québécois, auteur d'une trentaine d'ouvrages dans lesquels il approfondit le sens de la vie et de la création. Cet automne, il publie *Ouverts à ce qui nous dépasse* aux éditions Liber.

D'autres ouvrages alimentent également ma réflexion sur l'écriture. Pour ceux et celles que ce sujet passionne, je vous invite à découvrir ces livres phares : Geneviève Brissac, *La marche du cavalier* ; Annie Dillard, *En vivant, en écrivant* ; Annie Ernaux, *L'écriture comme un couteau* ; Sylvie Germain, *Les personnages* ; et *Comme une seule voix*, collectif dirigé par Robert Lalonde.

# Vue oblique sur ma bibliothèque

Danielle Goyette

Mon cocon



Mes bibliothèques emmaillotent cette pièce toute mienne qu'est mon bureau. Comme un cocon chaleureux tout autour de moi. Elles s'élèvent pleins murs, remplies à craquer d'une multitude de livres, d'encyclopédies et de classeurs cartonnés bedonnants qui s'y coltaient dans un joyeux désordre. Pour notre déménagement en mai 2014, j'ai fait un grand ménage. Nous quittions l'asphalte sombre pour l'air pur de la campagne. Je n'ai conservé que l'essentiel et mes trésors. Ces livres précieux qui m'ont troublée un jour, ces livres inestimables qui se sont incrustés dans ma vie, qui m'ont souvent redonné le souffle nécessaire pour mettre aussi un mot devant l'autre à mon tour. Des livres inspirants, des livres amis, des livres- confidentiels qui m'ont semblé me comprendre parfois mieux que je ne le pouvais moi-même.

Parmi ces perles rares, les livres d'Annie Ernaux. Grande dame et inspiration profonde. Mon amoureux m'avait offert un premier coffret de cette auteure que je ne connaissais pas encore. Un coffret de quatre livres dont *La Place*. Quel choc ! Brutal, éblouissant, bouleversant. La mort de son père...

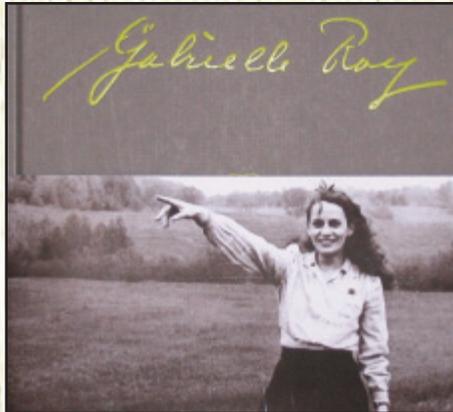
Et sa plume... Qui m'interpellait tant. J'ai eu la folie un jour de lui envoyer mon livre *L'absent* pour la remercier de son aile au-dessus de moi. Elle m'a répondu d'une petite carte postale écrite de sa fine main, remplie d'émotions et de bons mots.



Je n'aurais jamais pu imaginer qu'elle me revienne ainsi. Comme ces mots m'ont émue ! Une richesse incommensurable pour le cœur. J'ai tout lu d'elle, elle me touche chaque fois plus encore. « Tout le passé est nécessaire pour aimer le présent », dit-elle notamment.

Puis Anna Gavalda. Dont j'espère bien plus de livres qu'elle n'en écrit. Je l'aime pour ses mots qui chahutent, qui se bousculent, qui s'empêtrent dans les obstacles de la vie. Pour ses personnages écorchés, en mal de vivre, en mal d'amour, mais si attachants, pour ses « combattants de l'invisible, des délocalisés d'eux-mêmes, des qui sont en apnée du matin au soir et qui en crèvent parfois, oui, qui finissent par lâcher prise si personne ne les repêche un jour ou s'ils n'y arrivent pas tout seuls... »

Et ma maîtresse d'école du mot pur, de l'inatteignable parole : Gabrielle Roy. Parce qu'en la lisant, j'ai un jour baissé les bras et



me suis dit que je ne pourrais jamais écrire d'aussi belles bribes d'existence qu'elle. Parce qu'après elle, je ne pouvais plus être...

Bon, puis, après quelque temps, j'ai repris la plume. Malgré elle et grâce à elle. Parce que ça me crie toujours d'écrire au creux du ventre, que je le veuille ou non. Et quand je doute, je la regarde sur la photo de cet album si précieux, je la regarde qui me dit « Allez ouste, à l'écriture mamzelle, tu as des choses à ne pas oublier de dire. »

Puis il y a tous les autres, mes amis écrivains que je lis par amitié, par bonheur de leur belle plume aussi et parce qu'il faut

bien se serrer les mots entre nous si l'on veut absolument survivre au raz-de-marée qui tente chaque jour d'engloutir les livres dans le silence.

Mes bibliothèques sont aussi remplies à craquer de plusieurs des livres que mon amoureux Benoît m'a lus.

Depuis 25 ans maintenant. Aussi souvent que possible, il me fait la lecture le matin. C'est un moment en amoureux unique, arrêté dans le temps, qui n'appartient qu'à nous et à nos deux chats ronronneux, Étienne et Marcel Nush. Victor Hugo, Alexandre Dumas, Leonardo Padura, Fred Vargas, Daniel Pennac, Andrée A. Michaud, Michel Tremblay, Gabrielle Roy... Je ne nomme que ceux-là parmi les si nombreux qui ont partagé notre bonheur d'être ensemble.

Et, ces temps-ci, il me berce de la rivière romanesque de Pierre Lemaître et de son *Au revoir là-haut*. Quel divin bonheur !

Alors voilà... Dans mes bibliothèques, il y du bonheur qui perle ici et là, des soupirs et des larmes imprégnées dans le temps, des pages de souvenirs qui jaunissent petit à petit et, aussi, oh oui ! une multitude d'autres livres non lus qui s'entassent et m'attendent impatientement...

N'oubliez pas que *L'Alinéa* est toujours  
à la recherche de contributions :  
une critique de livre,  
un événement littéraire qui vous concerne  
et dont vous aimeriez nous faire part,  
un mot sur votre plus récente parution ?  
N'hésitez pas à nous écrire à l'adresse  
[info@aaaestrie.com](mailto:info@aaaestrie.com) !